

David, Charles-Philippe et al. (1989) *Les études stratégiques : approches et concepts*. Montréal, Méridien, 536 p.

Jean-Christophe Ozil

Volume 34, numéro 93, 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/022135ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/022135ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

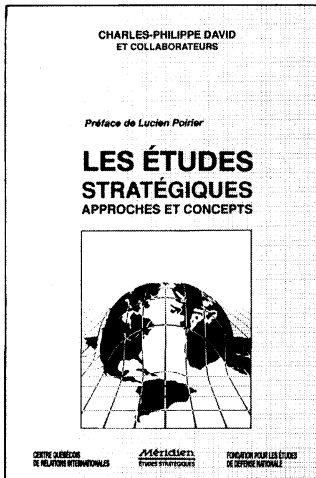
1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ozil, J.-C. (1990). Compte rendu de [David, Charles-Philippe et al. (1989) *Les études stratégiques : approches et concepts*. Montréal, Méridien, 536 p.] *Cahiers de géographie du Québec*, 34(93), 373–374. <https://doi.org/10.7202/022135ar>

COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES



DAVID, Charles-Philippe *et al.* (1989) *Les études stratégiques: approches et concepts*. Montréal, Méridien, 536 p.

Charles-Philippe David nous proposait déjà en 1988 une très convaincante analyse sur *La France face aux nouveaux enjeux stratégiques*. Il est le maître d'oeuvre de l'ouvrage dont nous rendons compte ici, publié encore une fois dans la collection que les éditions Méridien consacrent aux études stratégiques (études où nos amis canadiens ont décidément pris l'habitude de briller: nous pensons, notamment, aux travaux du doyen Philippe Garrigue sur la métastratégie). Il s'agissait cette fois d'offrir une synthèse qui permette de se familiariser avec les approches, les concepts et les références fondamentaux dans le domaine. Emprasons-nous de dire que le vaste tour d'horizon proposé répond parfaitement à cette ambition pédagogique: l'état des lieux de la discipline que dressent les auteurs — le premier en langue française — offre une excellente introduction aux études stratégiques pour le lecteur profane. Au terme de l'ouvrage, celui-ci ne manquera pas cependant d'être frappé par la polysémie qui semble s'attacher au concept de stratégie.

L'irruption du fait nucléaire en 1945 a été une coupure épistémologique: c'est la nature même de la stratégie qui a changé. Jusqu'alors la stratégie — et il est significatif que pour l'entendement commun ce soit cette acception du mot qui demeure — était une méthodologie, un «art», l'art de mener et de gagner la guerre. La possibilité d'une seconde frappe enlève tout sens à la notion de victoire dans une guerre nucléaire. Dès lors, la stratégie doit-elle préparer la guerre ou la prévenir? «C'est la guerre qu'il faut sauver», nous dit Aron, «autrement dit, la possibilité d'épreuves de force armées entre les États, et non la paix perpétuelle qu'il faut instaurer par la menace constante de l'holocauste». De même, la proposition de Clausewitz selon laquelle la guerre serait la continuation de la politique est-elle invalidée ou non (voir *Paix et guerre entre les nations*. Paris, Calmann-Lévy)? Les universitaires investissent le domaine et tentent d'effectuer le passage de l'«art» à la «science» de la stratégie. L'on sait, depuis Popper, qu'une formalisation théorique préalable est une condition obligatoire de la scientificité: la science ne procède pas par induction. C'est la théorie réaliste des relations internationales que ces nouveaux stratèges «civils» mettront à contribution.

L'état actuel du champ des études stratégiques évoque beaucoup le schéma de Thomas Kuhn décrivant la structure des révolutions scientifiques. Les études stratégiques paraissent en effet, pour

reprendre une terminologie kuhnienne, en proie à une « crise des paradigmes ». La théorie réaliste voit la société internationale comme une société fondamentalement « anarchique » (H. Bull) où « la politique, dans la mesure où elle concerne les relations entre États, semble avoir pour signification la simple survie des États face à la menace que crée l'existence d'autres États » (R. Aron). Ces conceptions ont été quelque peu tempérées depuis (B. Buzan), mais l'État aujourd'hui ne peut plus être considéré comme le seul acteur sur la scène mondiale. La souveraineté des États, posée par l'article 2, alinéa 7, de la Charte de l'ONU, fonctionne encore dans les rapports État/État, mais plus complètement entre l'État et la collectivité internationale. L'influence du droit, de valeurs (les Droits de l'homme, la démocratie), des organisations internationales, et le développement d'un tissu d'interdépendances imposent des restrictions de plus en plus fortes à l'action des États.

Pour l'analyse des relations internationales, la théorie réaliste s'avère incomplète. Sa survivance comme paradigme dominant dans les études stratégiques a d'autres conséquences: c'est l'avenir même de cette discipline qu'elle compromet par la double dichotomie réductrice qu'elle impose. L'objet de recherche propre des études stratégiques est la dimension conflictuelle des relations internationales. Comment peut-on alors postuler la société interne comme le domaine de l'ordre, quand les conflits entre pays du Tiers monde (qui représentent la grande majorité des conflits) trouvent souvent leurs sources premières dans un désordre interne? Plus grave encore, différencier « *high politics* » de « *low politics* » (domaines économique, social, culturel) c'est privilégier la dimension militaire de la sécurité. C'est peut-être se priver des instruments d'analyse les plus pertinents (voir B. Korany) et, en restreignant le concept de stratégie de la sorte, incontestablement favoriser la survivance d'une stratégie-méthodologie militaire, dont le développement de la « théorie des jeux » — qui n'a de théorie que le nom — est la dernière illustration.

Passer d'une discipline de la guerre à une discipline de la paix est un impératif pour les études stratégiques. Les conditions de cette évolution sont clairement posées par les auteurs: il s'agit d'élargir le concept de stratégie, et c'est là le message central du livre, livré avec force à travers les contributions de C.P. David et B. Korany notamment. Mais à trop ouvrir le concept, tout ne devient-il pas stratégique? Ne risque-t-on pas de diluer l'objet des études stratégiques, et à vouloir tout prendre en compte, finir par ne rien expliquer?

Il convient toutefois de passer dans le domaine d'une recherche jusque-là par trop opérationnelle à une recherche fondamentale. La dominance du paradigme réaliste sur les études stratégiques, sa résistance à de nouvelles approches (défenses alternatives, contrôle de l'armement, efforts de paix, défenses défensives, sécurité non militaire) s'expliquent aussi par le manque de conceptualisation de ces dernières.

Conséquemment, deux groupes de possibles s'offrent au renouvellement de la discipline: 1) une *option basse* consistera à mobiliser la somme des instruments théoriques que l'ensemble des sciences sociales mettent à la disposition des études stratégiques, à faire appel à plus d'interdisciplinarité au niveau de la discipline même; et 2) une *option haute* conditionnelle à l'émergence, dans le domaine des relations internationales (qui englobe les études stratégiques), d'une nouvelle théorie quelque part entre les théories réalistes et néo-réalistes qui n'expliquent plus la totalité de la réalité internationale et les théories transnationales qui ne la recouvrent pas encore entièrement. Certes, c'est un défi formidable mais c'est tout le mérite de ce livre que de le poser. Force est de reconnaître qu'avec *Études Internationales*, seule revue théorique de relations internationales en langue française, et après l'ouvrage publié en 1987 sous la direction de B. Korany (*Analyse des relations internationales. Approches, concepts et données*, Montréal, Gaëtan Morin), c'est encore une fois du Québec que nous vient l'espoir de faire un jour des relations internationales autre chose qu'un « *american apple pie* ».

Jean-Christophe OZIL
CEDSI
Grenoble